

Le roman a-t-il évolué depuis cinq ans ?

Roger Duhamel and Jean Simard

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duhamel, R. & Simard, J. (1965). Le roman a-t-il évolué depuis cinq ans ?
Liberté, 7(6), 464–467.

le roman a-t-il évolué depuis cinq ans ?

A quelques professeurs, critiques et observateurs de la littérature canadienne nous avons posé la question suivante : *Quelle a été l'évolution ou la transformation du style, du langage et de la construction du roman canadien depuis quelques années, et plus particulièrement depuis cinq ans ?* M. Roger Duhamel, critique, et M. Jean Simard, romancier et essayiste, nous donnent leur témoignage.

1.

C'est un euphémisme de noter que le roman canadien s'est transformé en ces dernières années. Il s'est radicalement renouvelé. A telle enseigne qu'un écrivain de qualité comme André Langevin, par exemple, fait figure, malgré la chronologie, d'un ancêtre. (Le même phénomène n'existe pas dans le roman canadien d'expression anglaise).

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? S'interroger dans ces termes, c'est une erreur. Ce qui est vrai, c'est que les recherches actuelles, fort intéressantes en soi, ne suppléent pas au talent. Chaque romancier subit, heureusement, l'influence de son temps, de l'air qu'il respire. S'il est doué, il écrit les livres de Jacques Ferron, de Jacques Godbout, de Wilfrid Lemoine, de Réal Be-noit. S'il ne l'est pas . . . il n'existe pas, voilà tout.

Le danger, également sensible en peinture, en musique, c'est que la mode courante dissimule la qualité permanente. Je veux dire que certains écrivains, en épousant les formes en vogue, dissimulent par le truquage leur vacuité. Pour un Picasso, combien de barbouilleurs, combien d'exploiteurs !

On se soucie de moins en moins de raconter l'histoire du monsieur et de la dame. Plus exactement, on supprime les liaisons logiques, on s'échappe du récit linéaire, on creuse davantage dans le subconscient, bref on dérange allègrement le confort intellectuel des lecteurs. Pourquoi nous en plaindre ?

Les tentatives de la jeune génération, parfois maladroites, le plus souvent originales et à l'occasion ironiques, réclament une rigoureuse exigence d'attention. Des voies nouvelles sont percées qui mèneront sûrement quelque part.

Puis-je avouer une certaine inquiétude, que je souhaite mal fondée ? Quand je lis les meilleurs de nos romanciers qui ont quitté les avenues traditionnelles — j'ai cité leurs noms —, j'ai souvent l'impression qu'il s'agit de gageures, de prouesses intellectuelles ou verbales, d'oeuvres expérimentales. Or comment ne pas convenir que même de nos jours les grands livres — je pense à Thomas Mann et à Boris Pasternak — ne s'adonnent pas à ces travaux de laboratoire et s'astreignent encore à nous rappeler que la marquise est sortie à cinq heures.

Ce que je redoute, c'est que nos romanciers actuels soient trop intelligents et trop cultivés. C'est regretter que la mariée soit trop belle ! Non pas tout à fait. C'est tout simplement craindre qu'un esprit critique très délié ne paralyse partiellement la fonction créatrice.

Il reste un fait évident. Pendant que notre poésie secouait les schèmes éculés, le roman stagnait sur place. Il a maintenant commencé de bouger. Il pousse ses pointes dans toutes les directions. Dieu merci, l'heure des inventaires n'a pas encore sonné.

2

Les circonstances font que je suis appelé à lire, chaque année, un grand nombre de manuscrits et ouvrages récents dont je puis dire, en toute sincérité, que la qualité augmente sans cesse, aussi bien sur le plan du style et de la langue que sur celui de la construction proprement dite. Certes, il se trouve bien certains confrères pour croire que ça fait plus viril d'écrire "joual"; d'autres, pour abuser des tics du Nouveau Roman, ou d'un certain vocabulaire "dans le vent" qui risque de vieillir terriblement vite; et ceux, enfin, qui se sont laissés tenter par l'érotisme, cette phase imprévue de notre révolution tranquille, ce qui nous vaut des pages d'une pornographie parfois assez pénible, ressortissant à des rêveries de collégiens. Mais ce sont là défauts anodins, inséparables d'une littérature qui se fait. Plus graves, me semble-t-il, les lacunes du contenu lui-même, où c'est souvent le fond qui manque le plus. C'est qu'il faut une foutue somme d'expérience — de choses vues, faites, vécues, senties, oubliées, recrées — pour écrire un roman de quelque portée. Il faut ici être, pour faire. Et je ne suis pas sûr que nous soyons encore assez : nous avons vécu si protégés ! D'autre part, phénomène bénéfique, on peut noter l'émergence des femmes dans nos Lettres, et s'en réjouir. Voilà que de plus en plus, elles font entendre leur voix : celle de la frustration et de l'aliénation, face à l'absence inexplicable, mais trop réelle, de l'HOMO AMERICANUS.

La merveille, en tout ceci, c'est que les ouvrages se multiplient. Il y a des gens, beaucoup de gens, qui veulent, osent, aiment écrire ! Or je crois à la vertu des Grands Nombres; il fallait beaucoup d'écrivains américains pour que, du milieu d'eux, surgissent un Faulkner, un Salinger. La prolifération d'oeuvres moyennes est l'humus indispensable à la germination de grands ouvrages. Cet engrais est nécessaire. Jusqu'à présent, nos hommes de lettres ont vécu trop isolés. Ils écrivaient peu, et se sentaient chaque fois tenus d'écrire un chef-d'oeuvre. Rien de plus stérilisant. Il faudra écrire abondamment, furieusement, joyeusement; et la quantité finira bien par engendrer la qualité. Comme engendre son petit lingot une tonne de minerai. C'est une loi biologique.

Si j'en crois mes yeux, ma rate, mon coeur, il semblerait que c'est là ce qui s'en vient. J'en accepte l'augure, et ne saurais mieux clore ces réflexions qu'en souscrivant à l'invocation de Saint-John Perse :

"Dénueement ! Dénueement ! . . . Nous implorons qu'en vue de mer, il nous soit fait promesse d'oeuvres nouvelles : d'oeuvres vivaces et très belles — de grandes oeuvres séditionnaires, de grandes oeuvres licenciennes, ouvertes à toutes prédatrices de l'homme, et qui recréent pour nous le goût de vivre l'homme, à son écart, au plus grand pas de l'homme sur la pierre".

Et il importe peu, dans ce contexte, que nous soyons nous-mêmes semence ou moisson.

JEAN SIMARD